Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK

Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom

Band: - (1923)

Heft: 129

Rubrik: Literary Page : la litterature contemporaine de la suisse francais et de la suisse italienne

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, &c., with regard to this page should be addressed to the "Literary Editor."

LA LITTERATURE CONTEMPORAINE DE LA SUISSE FRANÇAISE ET DE LA SUISSE ITALIENNE.

(Conférence donnée au Groupe de Londres de la Nouvelle Société Helvétique par le Dr. Paul Lang, le 28 septembre 1923.)

(Suite.)

Les autres cantons Romands n'avaient pour ainsi dire pas de tradition littéraire, comme nous avons au demeurant déjà remarqué. Un seul Fribourgeois, *Etienne Eggis*, eut comme poète romantique une petite vogue à l'étranger. Nous dirons donc qu'il y avait dans le siècle passé une certaine vie littéraire à Genève, une plus modeste en Vaud, une encore plus modeste à Neuchâtel et pour ainsi dire aucune dans les autres régions de la Suisse romande.

Et maintenant, qu'est-ce qu'on peut dire du développement littéraire dans le vingtième siècle? Nous pouvons constater deux grands mouvements dans les deux principaux cantons. Un troisième canton, muet jusqu'ici, est devenu conscient de son génie et s'est exprimé dans un ou deux poètes de mérite. Le premier mouvement, celui de Genève, se caractérise par une récolte contre le calvinisme, le second, celui de la Vaud, est caractérisé par la création d'une littérature nationale en même temps qu'artistique. Le Canton qui s'est réveillé est Fribourg. Un quatrième phénomène nous frappe. Les nouveaux écrivains de Genève et de Lausanne se sont rapprochés des beaux arts. La littérature romande contemporaine se caractérise par un amour croisant de la forme. Ses auteurs sont souvent en contact intime avec des peintres et des sculpteurs, parfois avec des musiciens. Ainsi les beaux-arts ont pris la place de la philosophie et de la religion qui imprégnaient la littérature d'antan. Un autre changement encore est digne d'être relevé. Des écrivains de Genève, de Vaud et de Fribourg, animés d'un même désir de réformer dans un sens artistique la littérature du pays, se sont donnés un même programme littéraire et ont ainsi posé les fondements d'une tradition littéraire pour l'ensemble de la Suisse romande. Enfin l'isolation allait se briser, ne fût-ce que par endroits! Le programme commun que nous avons mentionné fut formulé dans la "Voile Latine," une vaillante petite revue dont les collaborateurs créèrent un mouvement. "La Voile Latine" fut fondée en 1904 et exista jusqu'en 1909. La revue "Les Feuillets" la suivit. Elle défendit, d'une façon moins bruyante peut-être mais aussi moins suggestive, à peu près les mêmes idées. Des collaborateurs de la "Voile Latine" nous mentionnerons les frères Cingria, C. F. Ramuz, Henry Spiess, René de Weck, Louis Dumur, François Franzoni, Gonzague de Reynold, Adrien Bovy, Robert de Traz. Au commencement l'influence du Genevois Bovy, du Fribourgeois de Reynold et des Cingrias fut particulièrement dominante. Les Cingrias y apportaient une note très marquée d'un enthousiasme pour les arts appliquées. Ils y exprimaient aussi certaines tendances catholiques, sensuelles et mystiques à la fois. De Reynold accentuait la tradition helvétique du 16ième et 17ième siècle qui fut commune aux cantons romands et alémaniques. C'est là-dedans qu'il développait pour la première fois l'idée de l'Helvétisme et son évolution dans le 18ième siècle, idée qu'il élabora plus tard dans ses immenses et savants ouvrages. Dans les dernières années qu'existait la revue, Robert de Traz, un Vaudois, né à Paris, qui était venu se fixer à Genève en 1906, reprit, parfois modifiée, la plupart des idées qui avaient été exprimée — d'une manière incohérente et révolutionaire souvent — déjà dans les tout premiers fasciscules. Dans les numéros de la "Voile Latine" et des "Feuillets" nombre de jeunes écrivains fort intéressants firent leur début. Plus tard ils se dispersèrent dans différentes directions. Les idées qu'ils avaient ébauchées dans leurs essais juvéniles, ils les développaient et les appliquaient dans la suite dans leurs oeuvres mûres. Passons maintenant à ces oeuvres. Bien que le mouvement de la "Voile Latine," embrassant des éléments si divers, ait allié des auteurs de Genève, de la Vaud et du canton de Fribourg, nous ne saurions nier que les traditions locales sont encore, somme toute, beaucoup plus fortes que les tendances centralisatrices. C'est pourquoi nous voulons et devons grouper aussi ces modernes selon leurs cantons respectifs.

Le plus éminent écrivain des genevois contemporains est *Henry Spiess*. Il est *le* poète de la ville. Spiess débuta comme juriste, sa santé précaire le força cependant à resigner bientôt cette vocation. Le poète a à peu près quarante ans aujourd'hui. Il peut se vanter d'un oeuvre comprenant vingt livres, tous de poésie lyrique. Il est le premier poète romand à se consacrer uniquement à ce genre de littérature dans lequel il considérait toujours Edouard Tavan comme son cher maître.

La poésie de Spiess est féminine, fébrile, même neurasthénique. Le poète est une combinaison curieuse d'un paien et d'un chrétien. On pourrait dire que les instincts antagonistes de ces deux types se livrent bataille continuelle dans son âme. Le vers de Spiess est généralement court, tendre et gracieux. Une note toujours revenante est celle d'un véhément désir d'amour et de volupté et une mystérieuse impossibilité intérieure de le satisfaire. L'amour le désappointe toujours; trop souvent cependant il ne parle que d'un amour rêvé et souhaité. Sempiternellement isolé et solitaire, il ne cesse d'analyser ses scrupules, ses craintes et ses angoisses. Il n'est préoccupé que de lui-même et se voit tantôt plongé dans la désolation, tantôt resigné et ironique. L'accent pathétique fait complètement défaut dans ses livres. Mais il est difficile d'échapper au douce charme de ses vers, que l'on aime ou non ses défaillances de névropathe. C'est que tout en étant un artiste-poète remarquable, il est toujours profondément humain.

Le prince des poètes comme l'ont nommé ses compagnons-auteurs, est en beaucoup représentatif pour la jeunesse de la Genève d'aujourd'hui, jeunesse alléchée par la vie libre et gaie de Paris qu'elle rêve de copier mais qu'elle ne peut cependant jamais embrasser sans sentir immédiatement le poids de la tradition calviniste dans laquelle elle nacquit et fut éduqué. Ces jeunes gens coquettent avec le "pêché" tout en le craignant. De là l'intérêt capital qu'ils prennent aux questions morales, leur culture intellectuelle souvent profonde, de là aussi leur scepticisme souvent resigné et, hélas, leur rigidité — signe d'un manque de sécurité intérieure — si souvent notée et décrite par des observateurs attendifs. Cet état de choses, évidement, existait avant Spiess. Lui, et c'est son mérite incontestable, fut le premier à l'exprimer en *poésie*. Ce que ses compatriotes ont caché dans le tréfonds de leur sub-conscient, il le dit d'une manière franche et presque naïve. Il est donc intensément genevois, fils de cette Genève moderne ou l'ancien et héréditaire Calvinisme livre bataille acharnée — non moins acharnée parce qu'elle se livre en silence — au Catholicisme Français et au Paganisme International, deux forces auxquelles la ville s'est ouverte si libéralement dans les deux dernières générations. Il y a à l'heure qu'il est à peu près autant d'étrangers et de confédérés à Genève que de citoyens Genevois. Il est donc facile à comprendre qu'il se soit produit un changement dans le caractère de la ville. Le nouvel état d'âme, inquiét et nerveux, qui en résulte, se trouve révélé dans la poésie d'Henry Spiess.

Je vais parler maintenant des autres écrivains genevois. Je distinguerai les groupes suivants: les romantiques de l'école de Spiess, les poètes influencés par la rythmique, les conteurs et romanciers et enfin un ou deux auteurs se rattachant au théâtre.

Henry Odier, d'une ancienne famille genevoise, a publié jusqu'ici une pièce, une légende et un volume de vers. C'est un intellectuel plutôt qu'un poète. Ses ouvrages d'imagination ne se suivent qu'après de longues intervalles de stérilité. Quand il écrit, il se montre absorbé par des sujets bizarres et étranges auxquels il voue une grande attention. Cet écrivain, qui n'est plus jeune, a eu une destinée quelque peu semblable à celle d'Amiel. Sa vie est un exemple typique, démontrant combien d'obstacles s'opposent à un poète appartenant à la bonne société de cette ville des spéculations morales. Nous passons à *Jules Cougnard*, après le décès de Tavan le doyen des poètes. Personne ne contesterait le charme de cet auteur dont beaucoup de poèmes ne sont cependant que des poésies de circonstance. Evidémment il y a d'agréables exceptions. Dans cette première catégorie de poètes nous mentionnerons aussi le genevois peut-être le plus romantique de ce siècle. *Ami Chantre* se plaigna amèrement à l'âge de trente ans de sa "vaine jeunesse" et s'afficha un autre fervent de la "tour d'ivoire."

L'Institut de Rythmique Jaques Dalcroze qui fut fondé à Genève en 1914 créa bientôt une atmosphère très différente de celle caracterisée par des rêveries inassouvies et inassouvissables, dans laquelle les Genevois romantiques vivaient et sanglotaient. Le musicien vaudois qui préconisa une nouvelle culture, basée sur le rythme et la complête maîtrise du corps — maîtrise joignant la force à la grâce — se sauva dns cette année qui déchaina la grande guerre d'Hellerau où les Allemands lui avaient construit un magnifique édifice et d'où il avait envoyé dans le monde entier ses rythmiciens et rythmiciennes. Son retour en Suisse, suivi immédiatement par la fondation de l'Institut Rythmique de Genève, fit époque tout de suite sur les rives du Léman. Deux poètes, *Jaques Genevière* et *Pierre Girard*, devinrent ses amis et bientôt l'influence libératrice de son éducation musicale si saine se fit sentir dans leur poésie. Tous les deux sont portés par un goût simple et naïf vers les beautés des saisons changeantes et les voluptés d'une saine culture physique. *Genevière* est le plus délicat des deux. A part Jaques Dalcroze, beaucoup de poètes français modernes l'ont influencé. En homme du monde il ne vit à Genève, où il possède une propriété magnifique, que te temps en temps. Ses poèmes lyriques qui sont exquis et présentent un équilibre heureux entre des sentiments tristes et des sentiments gais, ont été fort appréciés ces dernières années par la critique française. Cet écrivain vient du reste de publier un premier conte philosophique quelque peu phantastique, "Le nouveau déluge," dans lequel il prouve un talent remarquable pour ce genre de littérature. *Pierre Girard*, le deuxième poète rythmicien, est enthousiaste prononcé de la nature sauvage. C'est pourquoi il est aussi Chef Eclaireur. La Nature avec un N majuscule fait dans tous ses aspects, montagnes, plantes, animaux, hommes nus, maintenant et toujours ses délices. Il écrit de véritables hymnes sur un bras ou une jambe bronzé. L'enthousiasme de ses poèmes, souvent longs et puissants, est coloré et chaud. On sera tenté d'appeler le poète qui ne parle que peu de la femme un faune narcisse. Tandis que beaucoup de poètes genevois expriment des sensations automnales ou hivernales, Pierre Girard nous transplante dans une mi-été perpetuelle. C'est cela qui marque son originalité prononcée.

Choisissons parmi les conteurs et prosateurs trois pour un examen plus détaillé. Tous les trois, chose curieuse, ne sont Genevois qu'en partie. Le premier nacquit à Paris, mais descend de souche vaudoise: *Robert de Traz*. Le deuxième a vécu à Paris pendant les derniers trente ans et s'est complètement adapté à son nouveau milieu: *Louis Dumur*. Le troisième, le plus jeune, *Albert Rheinwald*, se réclame fortement du général français Rheinwald qui était originaire de la vallée de la Saar et servait sous Napoléon. Lui non plus ne semble se considérer comme un Genevois tout pur.

Robert de Traz, que j'ai nommé le premier, a fait parler de lui surtout par trois nouvelles, une traitant de la vie militaire suisse et deux décrivant les milieux aristocratiques et des milieus bourgeois de Genève et de Neuchâtel. Il est un observateur attentif, mais froid et détaché. Stendhal est son maître et l'impassibilité de cet auteur son aspiration. Ses livres qui sont très bien faits, vous donnent des portraits fidèles de la culture romande actuelle. Sa "La Puritaine et l'amour" dans laquelle la famille d'un banquier genevois est dépeinte n'aurait jamais pu être écrite par un Genevois de vieille souche, si cruelle est son objectivité. Il fut reçu par le public avec une certaine indignation, preuve de sa valeur documentaire. De Traz, psychologue détaché et ironique, donnera à la classe règnante de la Suisse Romande le roman de moeurs qu'elle ne possède pas encore. *Louis Dumur*, a publié trois livres genevois. "Les Demoiselles du Père Maire," "Le Centaire de Jean Jacques" et "L'Ecole du Dimanche." Ils étaient la suite à plusieurs livres de moeurs parisiennes. Ces trois contes regorgent de malice et de satire. Après Toepfer et Monnier les Genevois trouvèrent en Dumur encore un auteur curieux de la psychologie de l'écolier dont les livres accusaient pourtant un réalisme parfois par trop cru. Tous les trois représentent dans une certaine mesure une protestation contre beaucoup de ce qui fait la tradition genevoise. L'auteur, vivant à Paris, ne vit pas de raison, évidémment, pour ne pas raconter ses impresssions exactement comme il les avait senties. Il a produit d'autres livres depuis, quelques pièces de théâtre aussi. Nous n'en parlerons pas ici car leur sujets ne les rattachent pas à la vie Suisse. Pendant la guerre Dumur ne cessa d'écrire des livres anti-boches, tous empreints de la haine la plus féroce. Le poète en lui, jamais de tout premier ordre, fut substitué complètement par le propagandiste et le journaliste.

Le troisième que je traite ici, *Albert Rheinwald*, est bien un prosateur, mais pas un conteur. C'est un essayiste extrêmement doué. Son idée directrice est que Genève devrait comprendre la continuité de son caractère comme ville et comme paysage. Genève, il proclame, n'exprime pas une idée, comme on a dit, mais bien plutôt "un état d'âme." Sa volonté d'indépendance est sa note dominante et constante. Calvin ne fit pas l'esprit genevois, ce n'est pas lui qui donna à cette ville une idée et une raison d'être. Bien au contraire! Les Genevois l'acceptèrent, lui et sa réforme, parce que leurs évêques les avaient abandonnés à la Savoie. C'est pourquoi ils les chassèrent. Rheinwald pense qu'on n'a pas donné assez d'attention au caractère harmonieux et équilibré du paysage de Genève qui s'ouvre à de vastes horizons. C'est ce paysage qui a créé les grands Européens qui font la gloire de la ville. Mais le paysage genevois vous remplit aussi d'une douce volupté, volupté "génératrice de toutes les formes d'art."

Qu'il me soit permis d'ajouter à ce triumvirat un quatrième nom, celui d'une femme-auteur: Madame *Noelle Roger*. Elle a gagné sa réputation surtout pendant la guerre. Ses romans et nouvelles, dans lesquelles une grande pitié vibre, trahissent les qualités les plus nobles et les plus altruistes de la civilisation genevoise. Noelle Roger est quelque chose comme la porte-parole de la Croix-Rouge. Elle a traité d'autres sujets encore que de la grande pitié qui inspire cette institution admirable. Etant femme, elle est naturellement intriguée par l'éternel problème des relations entre les deux sexes.

J'ai encore à parler de deux jeunes auteurs, avides de faire des conquêtes intellectuelles, tous les deux ayant des relations avec le théâtre. *René Louis Piachaud* est un poète et un acteur. Celui-ci est en révolte ouverte contre le Calvinisme. Il est la fleur le plus fine que la nouvelle population paienne de Genève ait produite jusqu'à présent. Piachaud est habile, sensualiste et possède des goûts remarquablement artistiques. Il désire de vivre dans le sens le plus large du mot et il le fait. Mais — il ne gaspille pas ses forces pour cela.

(A suivre.)